

décidée, et M. Vignal, un prêtre de Québec, descend au Petit-Cap pour bénir les fondations de la nouvelle église. Il était accompagné de M. d'Ailleboust, gouverneur de la Nouvelle-France, qui s'y rendait expressément pour poser la pierre angulaire. Mais bien avant cette époque, même, paraît-il, depuis l'origine de la colonie, le peuple canadien avait appris à aimer et à vénérer la Mère de Marie, qui était venue pour ainsi dire, d'une manière si extraordinaire, aborder aux rivages de leur nouvelle patrie. Même les sauvages dans leurs lieux de traite lointains, entendirent de la robe noir ce message de paix, et l'entendant, ils crurent. Sur le grand fleuve, ils dirigent vers Beupre leurs canots rapides, quittant leurs demeures dans la forêt où le courage intrépide du missionnaire a osé pénétrer avec eux. Leurs grosses figures et leurs costumes bizarres donnaient un air sauvage aux groupes de pèlerins, tandis que les accents grotesques de leur langue se mêlaient souvent du soir au matin, dans le chant des hymnes ou la prière, au doux patois de la Bretagne ou de la Normandie. Pour les Bretons, répandus en si grand nombre par toute la colonie, cet endroit était vraiment une apparition de la patrie. Sainte Anne n'avait-elle pas entendu leurs prières d'enfants ou quelque cri passionné du cœur dans leur ardente jeunesse, et ne la retrouvaient-ils pas ici parmi ces déserts sombres où sans elle l'âme de l'exilé n'eût trouvé que la désolation ? Souvent les larmes coulaient sur les visages hâlés de ces hardis mariniers lorsqu'ils s'agenouillaient au cri populaire de "Ste Anne, Mère de la Vierge Marie, priez pour nous !" Ils avaient pour un moment retrouvé foyer, patrie et jeunesse.—La seconde église, qui servit au culte jusqu'en 1876, était construite en pierre et en bois, et se dressait au pied de la côte, à l'endroit où se trouve maintenant la chapelle des processions. Pendant les années qui suivirent son érection, des multitudes de pèlerins s'y donnèrent rendez-vous.